

Une phrase pour ma mère

de Christian Prigent

Avec Jean-Marc Bourg



Production **Labyrinthes**

Avec l'aide du Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Languedoc-Roussillon, du Conseil Régional Languedoc-Roussillon, du Conseil Général de l'Hérault, et de la Ville de Montpellier.

Diffusion **Théâtre de la Tête Noire**

Contact diffusion

Fanny Prud'homme

T : 02 38 73 14 14

F : 02 38 74 02 97

fprudhomme.tetenoire@wanadoo.fr

Distribution



Texte **Christian Prigent**
avec **Jean-Marc Bourg**

Production **Labyrinthes**
Diffusion **Théâtre de la Tête Noire**
Lumière **Christophe Forey ou Olivier Modol**
Assistanat **Fabienne Bargelli**

Photographies du spectacle **Didier Leclerc**

Durée 1 heure

Le texte est publié aux éditions POL.

Le spectacle a été créé à Montpellier en novembre 2003.

Une phrase pour ma mère

Une "phrase" unique, ressassée, scandée de refrains obsessionnels, trouée d'apartés réflexifs et de digressions, s'enroule en un long lamento-bouffe. Son mouvement tente de régler le compte des désirs, des angoisses et des chagrins voués à la figure tutélaire de la mère. Du choc langagier naissent les néologismes les plus divers, les reproches les plus amers, les plus drôles surtout, les apartés réflexifs... sans jamais de pause, la pensée constamment en éveil. Au fil de la phrase passent des scènes fugaces, des personnages vite perdus de vue, des dialogues ahuris, des méditations burlesques, des bribes de poésie tordue : une autobiographie fantasmée, tournée en confusion, emportée dans une vitesse de catastrophe comique.

(...)L'ouvrage s'ouvre sur une scène primitive dans laquelle le narrateur enfant, "très petit dans l'émoi du lit très petit aussi", se réveille, léthargique, et voit les fesses de sa mère qui lui tourne le dos, allongée sur son lit. C'est métaphoriquement de l'image de cette chair, de ce derrière que va jaillir le babil de l'enfance d'abord, puis la vitesse accélérée d'une langue qui, dans sa forme même, cherche et trouve du sens. Ainsi, au-dessus des fesses de la mère trouve-t-on une "chemouise de nid" qui renvoie, dans son expression, à la condition d'oisillon du narrateur. Disons-le tout de suite : dans ses dérapages, ses allitérations, la mixion des langues où Lacan et Proust peuvent voisiner avec "Monsieur Leclerc qui t'envoie sympa la photo couleur de son rôti d porc", ce livre est irrésistiblement comique. Un comique qui ne manque pas d'être scatologique, comme si, cette autobiographie expulsée à vitesse grand V sur le papier ne pouvait naître que par le bas, ne venir au monde que par l'anus. Et lorsqu'on lit (p.168) : "on ne te voit pas, remarque ma mère, en figure nulle mais bien cernée par le rond de la bulle, dans ce que tu t'escrimes à montrer de toi, drôle de façon d'être en citoyenneté, ce dérapé généralisé!", on devine que le divorce est grand entre une langue maternelle qui vise à intégrer l'individu dans le groupe, et cette langue que l'on découvre, qui nous fait rire, qui nous déstabilise et qui, définitivement, signe la singularité de celui qui la parle. On parlerait alors d'affranchissement par la langue mais on oublierait ce qui fait le drame de cette *phrase pour ma mère* : parler Prigent, c'est le risque de n'être pas compris par maman Prigent. C'est donc aussi, en cassant une langue impropre à dire ce que l'on est, dresser entre soi et les autres cette langue qui nous est propre autant, hélas, qu'elle paraît opaque aux autres. Derrière le rire de *Une phrase pour ma mère*, on ne peut s'empêcher d'entendre les balbutiements d'une quête à l'universelle singularité.

Thierry Guichard, in *Le matricule des anges* n°18, décembre 1996-janvier 1997

Christian Prigent

Christian Prigent est né en 1945. Auteur de poésie et de fictions il a signé de nombreux essais, parmi lesquels *Ceux qui merdrent*, *Une erreur de la nature* et *A quoi bon encore des poètes ?* (POL)

Considéré comme l'un des plus importants critiques de la littérature contemporaine, admirateur de Rabelais, Jarry mais aussi Artaud, Beckett, Novarina, Christian Prigent fut le fondateur et l'animateur, de 1969 à 1993, de TXT, revue où se sont croisées toutes les avant-gardes françaises.

Son oeuvre est disponible aux Editions Cadex et POL. *Demain je meurs* est son dernier roman, paru en janvier 2007 consacré à la figure du père et poursuivant ainsi l'exploration familiale après la mère (*Une phrase pour ma mère* en 1996), et la grand-mère (*Grand-mère Quéquette* en 2003)

Le spectacle

La langue est une maladie contagieuse. La jouer, (la dire, simplement) s'apparente à une recherche de vaccin.

Il faut s'inoculer à soi-même le germe. Tenter de parler cette langue-là, très précisément, son souffle, son rythme.

Il faut faire de son propre corps, de sa propre tête, le terrain de l'expérience. Et assister chaque jour à l'avancée des dégâts.

Jean-Marc Bourg

Faire *danser* la langue

Ainsi je commence une phrase pour ma mère...

La voix de Jean-Marc Bourg a surgi de derrière, dans notre dos. Luis Mariano s'était tu quelques instants plus tôt. Les madeleines restent un instant suspendues au dessus des tasses de tilleul.

On est là pour écouter un texte expérimental, de la littérature dite difficile. Une phrase, une seule phrase. Du théâtre ? Pas au sens strict puisque l'auteur, Christian Prigent, poète, romancier, essayiste n'a jamais écrit spécifiquement pour le théâtre. De l'écriture d'« avant-garde » en tout cas, comme étiquetée dans les biographies. La langue est une maladie contagieuse, je veux me l'inoculer, a prévenu le comédien.

Il boit donc le poison, la drogue, en direct, et nous, spectateurs, assistons pendant plus d'une heure à la progression du fluide : pareils à ces marqueurs radioactifs que l'on injecte parfois pour pouvoir suivre à la radiographie un parcours à travers les organes, les mots gagnent une à une toutes les parties du corps. On les voit clairement contaminer les yeux, la bouche, l'estomac, les mains, le crâne... Portée par un débit rapide qui rend toute la dimension de flux, de flots, de pulsations internes, la phrase traverse et parcourt le corps. Pour "l'inoculé" autant que pour ceux qui regardent, c'est une expérience littéralement physique.

Alors que l'on se souvient avoir progressé lentement, parfois laborieusement dans le texte écrit, avoir tracé son chemin en écartant les mots les uns après les autres pour avancer dans une jungle dense, ici les mots coulent - plutôt torrent furieux que rivière - dans nos oreilles, directement, comme une langue étrangère mais dont on comprendrait subitement, sans effort, le vocabulaire et la grammaire. On s'attendait à faire fonctionner son cerveau droit et c'est à vos entrailles que l'on s'adresse. Et l'on rit. A plusieurs moments. Franchement. Pas du bout des lèvres. De bon cœur.

Ah les conseils maternels ! Les consultations médicales ! Le même cœur se serre aussi devant ces « maaaaan ! » jaillissant d'impuissance. « *comment je fais, moi, pour me tenir droit dans mon petit short si elle se torche de mes avenir, soupir, si de mon destin, elle se soucie moins que des mauvais bruits de mes intestins, soupir, si son coquillard elle se le tamponne de mes utopies, soupir* ». Lamento bouffé prévenait le sous-titre, c'est exactement ça. La complainte parfois bouffonne, excessive, la plainte drolatique mais angoissée et tragique, la noirceur rigolarde.

...

Faire *danser* la langue (suite)

A la console-lumière comme un DJ à ses platines, Christophe Forey improvise chaque soir. Le comédien, se tient, lui, sur une petite estrade, dans une verticalité statique, pieds vissés au sol donnant parfois l'impression d'un culbut. Souvent ne sont visibles et mobiles que ses bras et son visage, méconnaissable, transfiguré par les couleurs, tantôt Bacon, tantôt Van Dongen : par moment, on ne distingue plus que des traits tirés dans un halo orange et deux mains qui s'agitent comme une marionnette. Tout à la fois masque d'agonie et petite figure rageuse et chiffonnée du nouveau-né, vagissant, tout juste extirpé du ventre, petits bras qui moulinent tragiquement dans le vide. « *mère, c'est le tuyau, la paille, le roseau calamiteux par où le monde nous trait nous tire nous boit nous suce et nous crache, mère, c'est le monde avec droit de fourchette dans mon assiette* » ; la mère c'est « *tout ce qui fait qu'on habite la chair ici-bas sur terre comme les autres viandes, mais avec des mots* ». Un soir, Jean-Marc Bourg disparaît sur la dernière phrase dans un fondu bleu dur. *Quand je dis ma mère... aspiré comme une menthe à l'eau bue lentement à la paille, retourné dans ses fameux tuyaux...*

Les spectateurs reviennent à eux, secoués et un peu assommés, comme s'ils avaient pris un train fantôme. Comme s'ils avaient vu le loup. Pris dans le tourbillon jubilatoire de cette langue affranchie, dessalée. Cobayes enrôlés d'office dans une expérience à la fois « scientifique » et sans respect pour une quelconque orthodoxie. Car la langue de Christian Prigent est bien une mixture, un filtre, une potion de sorcier : un peu d'ancien français, une goutte de langue étrangère, deux doigts d'argot, une mesure de langue de bois, une dose de slogans de pub... Le tout agité en tout sens, avec un goût non dissimulé pour ce qui n'est « *ni orthographiquement, ni syntaxiquement fixé* » car justifiait-il, interrogé par le journal *Libération* à la sortie, en novembre 2003, de son dernier livre *Grand-Mère Quéquette* (POL) : « *c'est une question, pour moi, de vitalité de l'espace écrit et de mémoire : ce qui s'est stratifié dans la langue que nous parlons, qui est là, toujours, et dont l'épaisseur creuse le monde devant nous : histoire de sortir du Français Médiatique Primaire qui déréalise à toute vitesse ce que nous appelons réalité.* »

Véronique Rossignol, 2004

Jean-Marc Bourg

Jean-Marc Bourg est comédien et metteur en scène.

Il a joué sous la direction de Daniel Mesguich, Pascal Jouan, Jean-Claude Fall, Jacques Kraemer, Frédéric Révérend, Jacques Falguières, Pierre-Etienne Heymann, Arlette Téphany, Antoine Caubet, Jean-Claude Amyl, Nathalie Sultan, Michel Touraille, Jeanne Champagne, Julien Bouffier...

Avec le collectif Abattoir, Jean-Marc Bourg met en scène Sophocle, Shakespeare, François Bon, Beckett, Villiers de l'Isle-Adam et Horvath.

Avec Labyrinthes, il met en scène des textes de Claudel, Marivaux, Pirandello, Horvath et, plus récemment, Daniel Lemahieu (*Les baigneuses*, co-mise en scène de Jacques Allaire), Michaël Glück (*Fondations, Comédies enfantines, L'entrée des musiciens, Isola sola*), Laurent Gaudé (*Cendres sur les mains*), Emmanuel Darley (*Pas bouger, Etre humain*), Robert Schneider (*Saleté*), Perrine Griselin (*1+1=3 ou de la reconstruction en période de décroissance soutenable*), Christian Prigent (*Une phrase pour ma mère*) et Gilles Granouillet (*Six hommes grimpent sur la colline*).

On fait du théâtre. On fonde une compagnie. On monte des spectacles. (...)

Mais qu'appelle-t-on travail artistique ? A peu de chose près, le travail de la mise en scène, du metteur en scène, dont le reste découle, jeu de l'acteur, scénographie... Quelqu'un (le metteur en scène) réalise un spectacle et le signe, et c'est cette signature que l'on apprécie, que l'on récompense. On va voir le spectacle de. On consacre le nom. On fait du metteur en scène un auteur.

Il y a maldonne.

Le metteur en scène n'est pas l'auteur du spectacle.

La mise en scène n'est pas une création.

Dire cela, ce n'est pas revenir au débat sur la place et l'importance respectives de l'écrivain et du metteur en scène. C'est tenter de décrire le principe même du travail du metteur en scène, celui qui en tout cas est en œuvre dans les spectacles que je crée.

La mise en scène n'est pas un excès, un ajout, quelque chose qui vient par dessus, recouvrir le texte. Elle est par nature un défaut, un retrait, quelque chose qui vient d'en dessous, découvrir le texte ; soustraire l'encombrant, l'inutile. Tenter dans son appréhension des mots et du sens, de ne pas faire écran. Disparaître. Laisser la place.

Cela ne se signe pas, du moins pas plus que n'importe quel travail d'écoute, d'observation, de compréhension. Scruter n'est pas créer.

Ce travail de transmission n'est pas un travail de modestie. Mais d'exigence.

Ce qui s'apprécie dans une mise en scène (et mise en scène, par la simplicité des trois mots qui le composent, est un mot juste) ce n'est pas le brio ni l'intelligence de celui qui paraît-il tire les ficelles du spectacle, c'est sa capacité à ne pas venir s'imposer entre l'œuvre et le spectateur, c'est la qualité d'écoute qu'il parvient à mettre en œuvre. La qualité du regard. Ou bien encore, juste ça : la coexistence du texte et du plateau. Réinventer à chaque spectacle le rapport du spectateur au texte.

Travail de lecture, comme on fait pour l'enfant qui ne sait pas lire, ou ne veut pas. Une voix entre une page et une oreille, et qui devient ce qu'elle raconte, qui repousse le sommeil.

C'est cela qui est à l'origine et à la fin des activités de Labyrinthes, sous toutes leurs formes.

Et donc l'écriture, fil d'Ariane. (...)

Jean-Marc Bourg

Conditions de tournée

Calendrier de tournée 2007/2008

Théâtre des Halles, Avignon

Les 11 et 12 octobre 2007, 2 représentations

Théâtre de la Tête Noire, Saran

Les 18, 19 et 20 octobre, 3 représentations

L'Amphithéâtre de Pont-de-Claix

Le 26 octobre, 1 représentation

La Passerelle, scène nationale de St Brieuc

Le 22 janvier, 1 représentation

Le Nouveau Relax à Chaumont

Le 5 février, 1 représentation

Le Plessis Théâtre, Cie Cano Lopez, La Riche

Les 5 et 6 mars, 2 représentations

Conditions financières

Cession

Nous consulter

Frais annexes

transport du décor, voyages, défraiements de l'équipe (3 personnes),
30 affiches gratuites puis 30 cts l'affiche supplémentaire

En sus si nécessaire

visite technique préalable

Jauge

Spectacle en version « café » * (voir page 8)

Tables et chaises fournies pour **60 personnes**

Possibilité d'une version frontale (conditions à définir)

Une phrase, avec tables, infusion et petites madeleines.

D'un spectacle que l'on réalise, souvent, avec le recul, on peut penser que ceci ou cela était un peu inutile, qu'on a voulu trop en mettre, qu'on aurait pu, en quelque sorte, l'alléger. On n'aime pas trop ce qui encombre. On voudrait se limiter au nécessaire, strictement.

A cela souvent peuvent servir les reprises, à retrancher l'inutile.

Une phrase se reprend au Théâtre des Halles, en ce mois de juillet 2006. Et paradoxalement, ce qui pour cette reprise est retranché n'était pas inutile. Les réalités techniques du Festival souvent décident de la forme estivale des spectacles présentés. Et il n'y a pas à le regretter : *Une phrase* dans la Chapelle Sainte Claire reste bien, en son sens, ce que nous avons rêvé qu'elle soit.

Pourtant ici quelque chose manque de la version précédente, qui lui servait de socle. L'objet reste le même, mais sa présentation aux regards est ici amputée : le public, au fur et à mesure qu'il arrivait, était introduit dans une salle de « café », s'asseyait à une table et se voyait proposer une infusion accompagnée d'une madeleine.

Rien de très original en soi, hormis avant même que le texte ne surgisse, une sorte d'écho anticipé de la thématique proustienne qui traverse le texte de Christian Prigent. Quelques effluves discrets, comme d'une vieille maison de famille, flottant dans l'air (encaustique, naphthaline, inhalation) viennent accentuer cette sensation.

Plus important en revanche que ce clin d'œil que le public ne comprendra qu'après coup, la mise en place d'une forme d'atmosphère détendue qui déplace l'attente de spectacle, qui permet que s'installent les conversations et que l'écoute, quand le premier mot du texte surgit, au milieu des tables – car le comédien est d'abord celui qui accueille l'arrivant – puisse commencer nonchalamment, laissant se finir les conversations, sans pressentir encore le torrent de mots qui va surgir, accueillant au contraire le début du texte comme une parole de confiance, amicale, complice. Et ce n'est qu'au bout de quelques minutes, après avoir circulé entre les tables, s'être adressé un peu à tous, à chacun, que le comédien gagne son estrade, que la lumière de la salle s'estompe et se concentre sur lui, et que les mots se précipitent.

La façon dont est servie l'infusion ne modifie bien évidemment pas sa saveur ; et pourtant il importe de la servir avec soin.

On pourrait dire de même pour le spectacle : face aux gradins de la chapelle il reste lui-même ; mais quelque chose comme un parfum lui a été retranché, quelque chose dont on peut se passer bien sûr (la preuve est là) mais toujours avec regret.

Jean-Marc Bourg